STÉPHANE GARNEAU

Celui qui reste

Lettre à une amie disparue

Libre Expression

Celui qui reste

DU MÊME AUTEUR

Survivre au XXIe siècle : rester humain à l'ère du numérique, Éditions de l'Homme, 2019.

Cinq histoires de personnalités sportives remarquables, en collaboration avec Laurence Dechassey, Éditions Auzou, 2017.

Récits sportifs : différents visages du dépassement de soi, Éditions Flammarion Québec, 2016.

STÉPHANE GARNEAU

Celui qui reste

Lettre à une amie disparue

Libre Expression

« La mort n'a pas le pouvoir d'effacer le fait d'avoir vécu. »
Vladimir Jankélévitch

« *I'm waiting for you to return.* »
Nick Cave

À toi, Nat, et à toutes ces personnes qui ne sont plus là
mais qui m'accompagnent tous les jours.

Introduction

Je devais avoir douze ans quand j'ai pris conscience qu'un jour mes parents ne seraient plus là. Je venais surtout de réaliser que la mort n'était pas une vague notion qui concernait uniquement les autres. Cette idée, qui ne m'avait jamais traversé l'esprit, s'imposait à moi comme une évidence. Une évidence que je devais maintenant digérer du haut de ma courte expérience des choses de la vie.

Au-delà du lien affectif fort qui unit un enfant à ses parents, j'ai eu spontanément des inquiétudes pratico-pratiques. Si je perdais mon père et ma mère, qui s'occuperait de moi ? Ma survie était soudainement en jeu. Pendant que tous les campeurs ronronnaient dans le grand chalet où j'allais passer les trois prochaines semaines – qui s'annonçaient longues –, je jonglais avec des questions auxquelles je n'avais pas de réponses. On s'entend que je n'allais pas les trouver auprès de mon voisin

de chambre immédiat, qui passait plus de temps à faire grincer le sommier métallique de son lit de camp après avoir découvert les plaisirs de la masturbation qu'à réfléchir au sens à donner à sa vie. Il n'était pas seul. Certains soirs, plusieurs sommiers grinçaient en harmonie.

De mon côté, plutôt que de dormir profondément, ou de partir à la découverte de mon corps, je faisais de l'angoisse existentielle. Je devais composer avec la disparition hypothétique de mes parents. Pour ajouter à mon trouble, le prolongement logique de cette réflexion me frappa comme une tonne de briques. Si mon père et ma mère pouvaient mourir, les autres aussi ; les gens que j'aime, mes héros, mes amis et les autres membres de ma famille. C'était lourd à porter, mais incontournable. Quand cette notion fait surface, on ne peut plus revenir en arrière. J'aurais préféré que la mort reste abstraite, mais elle devint rapidement une affaire personnelle avec laquelle je composais dans la plus grande improvisation. On a beau essayer de chasser l'idée de son esprit, elle revient au galop. Ça déstabilise. Surtout à cet âge. Un peu comme si on avançait à pied sur un pont et que disparaissaient soudainement les garde-corps de chaque côté de la structure. On est toujours en sécurité, mais on se sent un peu plus vulnérable.

J'ai appris graduellement à vivre avec cette notion. Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Elle faisait partie de l'apprentissage de la vie. Si l'ordre naturel des choses était respecté, avec un peu de chance, je ne serais pas affecté par le départ d'un proche avant longtemps.

On fait d'abord ses classes avec des gens qu'on admire sans les connaître personnellement. On verse une larme pour cet auteur ou cette chanteuse qui nous a touché profondément, mais dont le temps était venu. On est secoué par le décès tragique et précoce de ce comédien formidable qui nous a tant ému. Il y a aussi la mort des animaux de compagnie, intense et douloureuse. Puisque leur durée de vie moyenne est de douze à quatorze ans, on sera inévitablement confronté plus tôt que tard à la séparation d'avec une petite bête qui aura joué pour nombre d'entre nous le rôle d'ami ou de membre de la famille. C'est souvent à la mort d'un chien ou d'un chat qu'on a aimé qu'on vit pour la première fois certaines des étapes du deuil. La colère et le déni surtout. Ensuite, on finit par accepter son départ et on le remplace par une version plus jeune. Parfois même avant le décès du vieil animal, pour que la transition soit plus douce.

Mettons qu'on ne peut pas faire ça avec sa maman.

La mort s'est tenue tranquille au cours de mon enfance malgré mes inquiétudes nouvelles. Si, au début du secondaire, un ami de classe s'est fait happer par un autobus et n'a pas survécu, mes amis et moi avons vécu l'étape du choc avant de nous murer dans le déni. Nous avons traversé la cérémonie organisée par l'école comme enfermés dans une bulle protectrice. Nous n'étions pas outillés pour vivre cette tragédie à la mesure du drame que cette mort représentait pour la famille et les proches. Certains d'entre nous ont même été pris de rires nerveux pendant le service religieux. Ce

qui, sans être très élégant, était probablement lié à notre inexpérience et au malaise que nous ressentions.

Heureusement, la mort a eu la bonne idée de me foutre la paix pendant une grande partie de ma vie adulte. Puis vint la décennie 2010.

La série noire.

Comme pour rattraper le temps perdu, elle allait emporter plusieurs membres de ma famille et amis proches. Les années 2010 ont fait des ravages autour de moi. Sans logique particulière. Des ami-e-s, des collègues, des amours anciennes, mon neveu, mon frère, mon beau-frère, mon père. Fin 2012, on comptait cinq hommes dans ma famille immédiate. Depuis l'été 2018, je suis le seul qui est encore debout. Ça me semble inhabituel pour quelqu'un qui a grandi dans le confort nord-américain, sans être confronté directement à la misère ou à la violence. Dans les régions les plus pauvres de la planète ou les pays en guerre, on fréquente la mort quotidiennement. Elle est tout aussi douloureuse, mais peut-être un peu plus familière.

J'ai vécu tous ces départs comme une série de premières. Ils ont en commun d'avoir été « gérés » dans l'urgence, la souffrance et la détresse. Avec mon expérience des dernières années, je peux affirmer que la mort d'un proche, en termes logistiques, pendant une période variable, est comme un dossier professionnel urgent ou un *rush* d'étude avant les examens finaux. On est complètement débordé et tout tourne autour d'un unique et même objectif : s'en sortir en un seul morceau.

Il faut composer avec sa peine et celle des autres, avancer face au vent, annoncer, pleurer, parler, réfléchir, organiser, prendre des rendez-vous et des décisions, ne rien oublier, garder la tête hors de l'eau, respirer et essayer de dormir. Tout ça en portant sur ses épaules le poids du chagrin. J'ai appris et réappris chaque fois à vivre temporairement dans un univers légèrement sorti de son axe. Une nouvelle réalité dont les contours sont dessinés par l'absence d'une personne aimée.

Si l'événement se répète sans grande originalité – il ou elle était, il ou elle n'est plus –, chacun de ces départs a évidemment son caractère propre. La mort est multiforme. Comme disait le poète Théophile Gautier :

« La mort est multiforme, elle change de masque
Et d'habit plus souvent qu'une actrice fantasque[1]… »

Les émotions ressenties à la mort d'un proche ne se résument pas au spectre qui va du chagrin à la colère. Il y a toutes sortes de nuances de gris. Je me suis parfois senti coupable de ne pas être suffisamment triste ou d'éprouver un certain soulagement. J'ai aussi regretté de ne pas avoir eu le temps de régler certains différends (un classique). Plus globalement, j'ai négocié avec la finalité de l'affaire. Le refus, la colère et le déni se posent comme autant de jambettes sur la route du deuil. Les suites de la mort sont brouillonnes. Les émotions se

1. Théophile Gautier, « La mort est multiforme », tiré du recueil *La Comédie de la mort*, 1838. paroles2chansons.lemonde.fr/auteur-theophile-gautier/poeme-la-mort-est-multiforme.html

manifestent de façon parfois imprévisible, ce qui ajoute au chaos.

Après leur départ, je pensais par moments avoir réussi à maîtriser la douleur, mais c'était sans compter l'effet de ressac de la peine qui vous tire vers le large alors que vous aviez l'impression de dominer la vague. La mort est parfois prévisible – ce qui ne la rend pas moins difficile –, mais d'autres fois elle vous rentre dedans de façon inattendue. Celle-là est plutôt vache. Elle ne vous donne aucunement le temps de vous y préparer.

Quand mon neveu de vingt-cinq ans est mort dans un de ces accidents de la vie qu'on ne peut pas voir venir, j'ai été frappé comme un boxeur qui ne soupçonne pas l'intensité du coup qui va le percuter. Il y a une période intense de brume et de confusion avant de pouvoir commencer à penser à mettre un peu d'ordre dans ses idées. L'absence, irréversible, soudaine, vous fige sur place, jusqu'à vous couper de vos émotions. Tout le contraire de la mort de mon père, qui était aux soins intensifs depuis plus de deux semaines quand il est parti. Son dernier souffle m'a permis de glisser naturellement vers la peine. Il lui a donné un ultime élan, mais ne m'a aucunement surpris. J'ai été sonné par la nouvelle du décès d'une ex-compagne en cherchant à savoir si elle avait un compte Facebook. Je l'avais perdue de vue depuis longtemps. Pendant quelques minutes, je n'ai tout simplement pas compris ce qui se passait. Elle était décédée depuis deux ans déjà, ce qui n'a fait qu'ajouter à ma confusion. Pour une raison que j'ai du mal à expliquer, je me suis senti coupable de ne pas avoir

été en contact avec elle vers la fin de sa vie, alors qu'il m'était impossible de savoir que cette femme dans la quarantaine qui vivait en Europe, à qui je n'avais pas parlé depuis une quinzaine d'années, était très malade.

Les personnes disparues prennent la forme de nos souvenirs et des émotions qui y sont associées. Depuis le début de la décennie, j'ai l'impression qu'elles sont autour de moi. Tous les jours, tout le temps. Pour le poète-chanteur australien Nick Cave, qui a perdu son fils adolescent il y a quelques années, la compagnie de ces fantômes est souhaitable. Il faut les laisser nous prendre par la main ; ce sont eux qui vont nous entraîner délicatement hors de la noirceur. Je suis plutôt d'accord. Sans la présence quotidienne de ces proches disparus, j'ai le sentiment que je ne pourrais pas m'extraire de tous ces drames. Aujourd'hui, si je suis capable d'en parler avec une certaine résilience, c'est que j'ai compris que, dans ma vie personnelle, avec le passage du temps, et plus tôt que tard, arrivera un moment où les morts seront plus nombreux que les vivants…

J'ai maintenant mes habitudes avec la mort. Une collègue me faisait remarquer, il y a quelques années, après les funérailles d'un ami commun, que je naviguais avec beaucoup d'aisance parmi la famille et les proches du défunt. Probablement parce que j'ai choisi de regarder les gens accablés directement dans les yeux plutôt que de fuir leur détresse comme si elle était contagieuse. Les morts ne souffrent pas, ce sont les vivants qui en arrachent. Ceux qui restent. Il m'est arrivé d'en

vouloir aux personnes disparues précisément pour cette raison, en observant l'étendue de la douleur qu'ils propageaient autour d'eux. C'est à nous de mettre de l'ordre dans le chaos, eux sont très sereins.

Toutes les personnes que je dépeins dans ce récit m'appartiennent autant qu'à ceux avec qui elles ont fait du chemin. On a tous et toutes « notre » histoire avec elles. Les morts qui peuplent ce livre ne m'ont jamais quitté. Ils m'habitent en permanence. Ils se fondent dans mon existence.

Parmi ces gens, certains seront nommés. Le lecteur attentif pourrait de toute façon les reconnaître. Mon père a été dans l'œil du public pendant soixante ans, je pourrais difficilement taire son nom. D'autres demeureront anonymes. Il ne s'agit pas de personnalités connues, mais bien de gens qui ont appartenu à mon cercle intime. Il n'y a aucune raison de dévoiler leur identité, ça ne servirait en rien l'objectif de ce livre, qui est de partager des expériences personnelles dont le caractère ne pourrait être plus universel.

*

Mon récit prend la forme d'une lettre à une amie très chère à qui je pouvais confier n'importe quoi et avec qui j'avais pris l'habitude des longues discussions. On se voyait presque toujours en tête à tête. C'est donc une façon pour moi de poursuivre la conversation avec cette amie disparue, mais toujours très présente.

Beauté des îles

4 juillet 2019 (Budapest, Hongrie)

Ma Beauté des îles : « Tu es partie trop tôt », « Ce n'est pas dans l'ordre naturel des choses de mourir dans la cinquantaine », « T'es irremplaçable », « Tu avais l'avenir devant toi », « Tu laisses un vide énorme. »

Un gouffre, ma Beauté, un gouffre.

Toutes ces banalités, aussi senties soient-elles, prononcées quand quelqu'un nous quitte, tu me les enfoncerais dans le fond de la gorge : *Steph, t'es con !* Ce que j'offrirais pour t'entendre me traiter de con à nouveau. Cette fausse colère, mais ce réel agacement, que tu manifestais quand tu jugeais que j'avais dit une bêtise. Dieu sait que je t'en ai donné l'occasion souvent. Une insulte qui m'effleurait la peau comme une douce caresse. Ton regard, lui, me parlait surtout d'affection. Tes yeux me disaient à quel point j'étais unique. Je dois admettre que je n'étais pas le seul à profiter de ton attention pleine

et entière. C'était dans ta nature. Tout ton intérêt accordé à la personne devant toi, comme si aucune autre n'existait. C'est grisant. On en redemande. Générosité, don de soi, écoute exemplaire, bienveillance, empathie… Désolé, Beauté, tu n'es plus là pour me contredire, alors j'ouvre les vannes.

C'était toujours moi qui prenais l'initiative de nos rencontres. Je te le reprochais parfois. Tu me répondais : *Oui mais, Stefo, j'accepte tout le temps*.

« Beauté des îles » autoproclamée dans la dérision. Ça t'allait bien. Ton teint légèrement basané et tes yeux foncés te donnaient un air méditerranéen bien que tu sois née à Outremont et que tu aies planté ta vie adulte sur le Plateau-Mont-Royal.

Tu étais mon ambassadrice la plus enthousiaste. Le nombre de fois où tu t'es fâchée parce que tu trouvais qu'on me sous-utilisait au travail. Jamais satisfaite quand je te répondais que j'avais abandonné le combat il y a longtemps, que je prenais tout ça avec philosophie. Mon ego ne se remet pas facilement de ton départ. Je ne suis pas du tout réconcilié avec l'idée de ton absence.

Puisque nous avons souvent traversé de longues périodes sans nous voir suivies par des mois d'intenses fréquentations, j'aime croire que nous sommes en pause. Tu me manques, Beauté, mais un peu comme si tu étais toujours en vie. Ce n'est pas du déni, c'est mon biorythme qui n'a pas encore compris qu'on ne se retrouvera pas un soir d'octobre pour aller prendre un verre au *Siboire* et faire le point sur nos vies respectives : mes amours déçues, ton célibat assumé, tes positions catégoriques sur certaines choses – souvent sérieuses,

parfois légères –, comme les séries télé en vogue : *Y a rien sur Netflix, Stefo. Rien !* Tu semblais croire, parce que je travaille dans les médias, que j'avais réponse à tout. *Pourrais-tu m'expliquer l'annexion de la Crimée par la Russie ?* Euh…

On serait dus pour se voir. Il faudrait que je te fasse signe bientôt. C'est probablement à ce moment-là, quand je vais ressentir cet élan ponctuel vers toi, que je vais frapper un mur.

L'annonce de ton départ m'a pris par surprise. Je savais qu'il n'y avait rien à faire et tu avais choisi de te cacher comme un chat blessé, alors je n'insistais pas trop. Je respectais ton désir d'isolement. C'est toi qui étais malade, c'était toi le boss. C'est ce que je me répétais tout le temps. À l'occasion, je t'envoyais des bisous par texto pour te manifester ma présence et mon affection. Tu me les renvoyais dans la journée, jusqu'à ce que tu ne me répondes plus. Je l'ai pris avec un grain de sel. Je te connaissais bien, tu n'aimais pas beaucoup communiquer par messagerie. Ça me rassurait de me raconter des histoires. Puis, un matin du mois de mai 2019, à l'extérieur du Backyard Coffeehouse & Eatery à Ogunquit, dans le Maine, un message a eu le temps de se glisser dans mon téléphone avant que je sorte complètement de la zone wifi. Quand j'ai vu le nom du correspondant, mes jambes ont fléchi. Je ne l'ai pas lu tout de suite pour retarder l'échéance un peu. Le genre de geste qu'on pose pour essayer de repousser l'inéluctable. L'illusion n'a duré que quelques secondes. Un court instant de vertige. J'aurais voulu qu'une main invisible m'attrape par le collet pour m'empêcher de chuter,

qu'elle me ramène quelques secondes dans le passé. J'ai retrouvé mes esprits, mais pas mon souffle. Je me suis arrêté sur le bord de la route pour respirer calmement. Plutôt que d'être gommé par ma peine, la sensation de la bruine sur ma peau, les teintes de gris des nuages et l'odeur de la mer étaient magnifiées. J'étais très conscient de mon environnement, très conscient d'être en vie. Mais je venais de basculer de l'autre côté du temps. J'avais les deux pieds dans « l'après », dans un monde où ta présence physique s'était effacée. Entouré d'amis pour cette fin de semaine sur la côte est américaine, j'ai maintenu les apparences de normalité. La gorge nouée et le cœur serré, j'ai probablement parlé plus que d'habitude, ou ri trop fort, pour tenter de faire écran, et conjurer ma peine.

Bien sûr, tu vas rester dans ma peau pour toujours. Tu ne disparaîtras jamais vraiment. Il n'y a pas de finalité, au contraire. Nous n'avons plus d'avenir, mais notre passé commun est une richesse et une source de réconfort qui me tire vers l'avant.

Je t'ai pleuré, Beauté, mais pas démesurément. Tu serais fière de ma retenue. Comme si je n'étais pas capable de m'abandonner complètement. C'est qu'encore aujourd'hui j'ai du mal à croire que tu n'es plus là. Je me sens quand même un peu coupable. J'ai l'impression de te trahir.

C'est correct, Stefo. C'est pas un concours, t'sais !

Peut-être, mais ça me confronte à mes démons. J'ai tendance à figer, à me demander comment je devrais réagir ; à suranalyser la situation plutôt que de me laisser porter par l'émotion. J'imagine que c'est un mécanisme de défense, mais quand

même. Pourquoi est-ce que je n'ai pas été capable de hurler à la mort quand j'ai appris que j'avais perdu un de mes êtres humains préférés ? Toi, à qui je pouvais tout confier sans risque de me faire juger. J'aurais dû me transformer en lavette, me liquéfier comme un héros de dessin animé. Dans la Rome antique, on plaçait des pleureuses professionnelles en tête de cortège pour s'assurer que la personne disparue serait traitée avec respect. En Grande-Bretagne, il n'y a pas si longtemps, une entreprise se spécialisait dans le deuil professionnel[2]. Pour quatre-vingts dollars par « comédien », on gonflait le nombre de personnes endeuillées afin de donner de l'importance au disparu. La société Rent A Mourner assurait que ses employés seraient discrets et rigoureux. Ils feraient leur devoir et s'informeraient sur la famille, les amis et la vie professionnelle du défunt. Ils se mêleraient au groupe sans briser l'harmonie de l'ensemble. Au Moyen-Orient, on embauche des pleureuses pour hurler la peine des autres. En Afrique du Sud, on peut payer quelqu'un pour qu'il menace de se précipiter dans la fosse[3]. C'est dire l'importance des larmes et de la manifestation publique du chagrin.

J'ai le sentiment d'avoir échoué, de ne pas avoir été à la hauteur de mon affection pour toi. Ou je n'ai pas suffisamment le sens du théâtre. J'aurais pu, au minimum, menacer de me précipiter d'un

---

2. telegraph.co.uk/news/newstopics/howaboutthat/9955111/Mourners-for-rent-hired-to-blub-at-funerals.html

3. psychologytoday.com/ca/blog/understanding-grief/201802/professional-mourners-ancient-tradition

ravin ou me laisser dériver dans la mer en me faisant aller les bras et les jambes exagérément.

T'es con, Steph!

*

Au milieu des années 1980, tu étais venue retrouver ton amoureux, qui était aussi mon ami, en Saskatchewan, où nous faisions nos classes à la radio publique. Ta curiosité de l'autre – spontanée et authentique – m'a frappé tout de suite. Comme si tu devais répondre à un désir irrépressible d'obtenir des informations personnelles pour pouvoir décoder et comprendre celui ou celle qui était en face de toi. Je me souviens d'avoir été désarçonné par ta rafale de questions. On parle d'une qualité étonnante et rare. Je ne l'ai pas retrouvée souvent. Pas avec cette candeur et cette persistance. Puis ton sens de l'humour, cette étincelle de douce moquerie qui a caractérisé nos échanges, légers comme sérieux, pendant plus de trente ans ; ta vision humaniste de la vie et ton impatience à fleur de peau devant la bêtise humaine. On était faits pour s'entendre.

Au fil des ans, je me suis souvent retrouvé chez toi devant un match de hockey, en compagnie de ton chum, pendant que tu bossais à tes études et, plus tard, à tes dossiers juridiques, dans ton fameux cabanon transformé en bureau. La plupart des soirs, sous prétexte d'aller fumer une cigarette, je passais plus de temps à discuter avec toi des derniers romans qu'on avait lus qu'à encourager l'équipe locale. Tu étais nettement plus divertissante que les joueurs sur la patinoire. Jamais tu ne

m'as donné l'impression que je te dérangeais, que j'interrompais un travail urgent. Tu étais toujours disponible. J'admirais la légèreté avec laquelle tu t'abandonnais. Je t'ai observée à l'occasion entrer en relation avec d'autres de la même manière, naturellement, avec le bon mot, la bonne question. Quand je fais une nouvelle rencontre, je pense souvent à toi. Que ferait-elle ? Que dirait-elle ? Les bons mots ne me viennent pas aussi aisément qu'à toi. J'ai été d'autant plus surpris, lors d'une de nos nombreuses conversations au Costa Rica, en février 2018, quand tu m'as confié qu'entre passer une soirée entre amis et rester seule chez toi tu préférerais toujours la solitude de ton salon. Toi qui étais si sollicitée et appréciée par ton entourage ; toi qui m'as ramassé à la petite cuillère tout au long de cette semaine en Amérique centrale parce que ma copine de l'époque avait choisi la veille de mon départ pour mettre un terme à notre relation.

C'est un peu ce qui explique cette lettre. J'ai encore besoin de ton attention, de ta curiosité et de ta générosité. Cette fois-ci pour te raconter la dernière décennie qui a commencé dans le chagrin et qui ne finit guère mieux avec ta disparition précoce.

« La mort a eu la bonne idée de me foutre la paix pendant une grande partie de ma vie adulte. Puis vint la décennie 2010. La série noire. Comme pour rattraper le temps perdu, elle allait emporter plusieurs membres de mon entourage proche. Fin 2012, on comptait cinq hommes dans ma famille immédiate. Depuis l'été 2018, je suis le seul qui est encore debout.

Et il y a eu toi…

Les personnes disparues ont la forme de nos souvenirs et des émotions qui y sont associées. Il faut les laisser nous prendre par la main ; ce sont elles qui vont nous entraîner délicatement hors de la noirceur. »

Cette lettre à une amie disparue est l'histoire d'un homme qui a vécu une triste succession de deuils. Aujourd'hui, s'il est en mesure d'en faire le récit, c'est qu'il a compris que, avec le passage du temps, arrivera un moment où les morts seront plus nombreux que les vivants…

STÉPHANE GARNEAU est animateur et chroniqueur à la radio de Radio-Canada depuis plus de trente ans. On peut d'ailleurs l'entendre aux *Grands Entretiens*, à *Moteur de recherche* et à *Samedi et rien d'autre*. Dans *Celui qui reste*, son quatrième ouvrage, il prend un virage plus personnel.

@garneaus

Groupe Livre Québecor

ISBN 978-2-7648-1406-2